

4<sup>ème</sup> conférence 1994-1995

**ANNEE DE LA FAMILLE**

**La « civilisation de l'amour » n'est pas une utopie**

père Marie-Dominique Philippe, o.p.

---

à Boulogne, le 8 janvier 1995

**« HONORE TON PERE ET TA MERE »**

APRES FREUD, EST-IL ENCORE POSSIBLE DE L'AFFIRMER ?

Nous devons être très attentifs à la lettre que le Saint-Père envoie à tous les chrétiens pour les préparer au jubilé du troisième millénaire : c'est une mobilisation générale. Il est rare qu'un Pape fasse cela : une mobilisation générale de tous les chrétiens pour qu'ils soient en attente. Il s'agit ici de l'avent (un avent, c'est être en attente) du troisième millénaire, et le Saint-Père ponctue les cinq années qui nous en séparent.

Aujourd'hui où nous fêtons l'Épiphanie, qui est la *manifestation* du don que Dieu nous fait de Jésus et de sa Mère, nous allons essayer de parler de la paternité, en rappelant le commandement de Dieu qui est si fort — « Honore ton père et ta mère »<sup>1</sup> — et en nous posant la question : Peut-on aujourd'hui, en face des idéologies athées contemporaines qui veulent proclamer l'autonomie complète de l'homme, regarder ce commandement de Dieu de la même façon que le peuple juif quand il l'a reçu de Moïse ?

On peut dire, dans un regard de croyant et à la lumière de l'Apocalypse, que ces idéologies athées sont la grande attaque du démon. Or le démon est intelligent, et il est très attentif aux signes des temps — bien plus que nous parce qu'il sait que ses jours sont comptés<sup>2</sup> —, de sorte qu'on est en présence d'une attaque telle qu'il n'y en a encore jamais eu dans l'humanité (le Saint-Père l'a souligné au début de son pontificat en parlant de « méta-tentation »<sup>3</sup>). Et en face de cette attaque, nous avons tous des armes extrêmement fragiles, comme le petit David devant Goliath. N'oublions jamais que quand on veut donner au petit David, en face de Goliath, des armes semblables à celles de Goliath, David n'a plus aucune originalité ni qualité d'attaque ; il est dans son armure comme

---

<sup>1</sup> Ex 20, 12 ; Deut 5, 16 ; Mt 15, 4 ; Mc 10, 19 ; Lc 18, 20 ; Eph 6, 2.

<sup>2</sup> Ap 12, 12.

<sup>3</sup> *Discours aux Evêques* (Issy-les-Moulineaux, juin 1980), in *Documentation catholique* n° 1788, p. 590.

dans une prison, les armes de Saül ne lui vont pas ! c'est pourquoi il demande qu'on l'en débarrasse et va au-devant de Goliath avec sa fronde<sup>4</sup>.

Qu'est-ce que cela représente pour nous ? La fronde, pour nous, ce sont les vertus théologiques : la foi, l'espérance et l'amour. Nous savons que ces vertus nous donnent la victoire du Christ et nous allons au combat, comme David, victorieux et *sûrs* de la victoire, et c'est cette certitude de la victoire qui nous permet de ne pas nous laisser glisser sur la pente terrible du désespoir. Nous sommes tous plus ou moins enclins, psychologiquement parlant, à suivre cette pente glissante qui risque toujours de nous entraîner vers le désespoir ; et le désespoir nous entraîne vers la destruction, la destruction de nous-mêmes et de tout ce qui est autour de nous.

Nous devons donc, au début de cette année, en entendant cet appel du Pape, comprendre que nous avons en nous une force divine qui dépasse tout : celle de Jésus. Par la foi, l'espérance et la charité, nous vivons avec Jésus, nous sommes témoins du Christ, amis de Jésus, et fils bien-aimés du Père, enfants bien-aimés du Père.

C'est dans cette attitude-là que nous devons essayer de comprendre l'attaque très perfide qui s'est élevée, et qui continue de s'élever, contre la paternité humaine. En attaquant la paternité humaine, on attaque la paternité divine, car l'autorité la plus radicale, c'est bien l'autorité paternelle. En attaquant le père on attaque l'autorité, et on attaque toute autorité. En plus de l'attaque contre la paternité humaine on peut dire qu'il y a, depuis quelques temps, une grande attaque dirigée contre l'autorité paternelle du Saint-Père. Le monde d'aujourd'hui — et même certains à l'intérieur de l'Eglise — ne supporte plus l'autorité paternelle du Pape. Heureusement que le Saint-Esprit, plus intelligent que le monde, a proclamé au Concile Vatican I l'infaillibilité du Saint-Père. Si cela n'avait pas été proclamé à ce moment-là, nous serions moins forts dans notre foi, dans notre espérance et notre charité ; mais là, l'Esprit Saint est intervenu. En effet, chaque fois que l'Eglise proclame un dogme, c'est l'œuvre de l'Esprit Saint avec l'Eglise, ou c'est l'œuvre de l'Eglise avec l'Esprit Saint, et donc c'est une *révélation* qui nous est faite, et qui nous est donnée parce que le combat va être particulièrement fort. Plus le combat est fort, plus il faut être reliés à ceux qui en ont la responsabilité suprême, l'autorité suprême. On sait bien que sur un champ de bataille, le jour où les troupes sont coupées de l'autorité, c'est l'anarchie complète, et la défaite. Plus le combat est fort, plus il faut un lien immédiat avec ceux qui ont la responsabilité, c'est-à-dire qui doivent exercer l'autorité. Et je crois que cette attaque démoniaque à l'égard de la paternité nous indique que le combat actuel est un combat qui dépasse absolument toute force humaine et toute intelligence humaine. Cependant nous devons être mobilisés pour ce combat, et faire tout ce que nous pouvons faire, en sachant que Jésus lutte avec nous et que c'est lui qui nous donne la victoire.

Nous allons donc regarder attentivement ces luttes contre la paternité, contre l'autorité paternelle. Ces luttes du démon, si perfides, sont menées par des hommes animés par le démon — ce que l'Apocalypse appelle la Bête de la mer et la Bête de la terre<sup>5</sup>. Ce n'est pas le démon directement, c'est le démon qui s'empare de l'intelligence et du cœur des hommes et qui, par là, attaque ce qui provient d'un ordre divin de sagesse.

---

<sup>4</sup> 1 S 17, 38-51

<sup>5</sup> Cf. Ap 13.

La confusion entre autorité et pouvoir est ancienne, elle date du XIV<sup>e</sup> siècle et a commencé chez les théologiens. Cette confusion, on peut dire que le démon la « soigne » depuis le XIV<sup>e</sup> siècle ; on en voit les conséquences dans toute la philosophie moderne et contemporaine (spécialement chez Hegel), à partir de laquelle elle revient, amplifiée, dans la théologie d'aujourd'hui. On n'a pas été assez attentif à discerner d'où venait cette confusion entre autorité et pouvoir, qui donne par exemple à Freud un tel impact, une telle force.

Si l'autorité paternelle se confond avec un pouvoir paternel, c'est effrayant. Il y a alors corruption de quelque chose de très profond qui est d'ordre divin, qui est sacré dans le cœur du père et dans le cœur de la mère. L'autorité vient de Dieu, tandis que le pouvoir, on ne sait pas d'où il provient ; il a de multiples sources, qui peuvent parfois être de Dieu, mais qui peuvent très bien ne pas être de Dieu, et qui se colorent selon les différents régimes et les différentes idéologies. Tandis que l'autorité paternelle se fonde sur la procréation qui, elle, relève de la sagesse de Dieu. C'est cela qu'on doit rappeler aujourd'hui plus que jamais, face à ceux qui, niant l'existence de Dieu et l'existence de l'âme humaine créée par lui, ont beaucoup de peine à considérer la procréation autrement que comme une œuvre purement humaine, et la ramènent pratiquement aux autres activités de l'homme, à une activité où l'homme est non seulement l'auteur principal, mais l'auteur unique, qui peut donc, quand il le veut, supprimer le fruit de son activité, exactement comme un artiste. On ramène la procréation à une œuvre du *facere*, comme disaient les anciens, un « faire », une œuvre artistique. L'aspect moral, l'aspect de la responsabilité, est complètement effacé par le pouvoir que l'homme peut avoir sur ses différentes activités. Puisque c'est lui qui en est la cause, il peut l'arrêter quand il veut et dominer sur son fruit.

On ramène donc la fécondité à l'efficacité, et c'est une des confusions les plus terribles d'aujourd'hui. On ramène l'autorité au pouvoir, et par le fait même on ramène la fécondité à l'efficacité en supprimant l'amour, en supprimant la finalité. Tout cela est dû au fait qu'une philosophie mauvaise, erronée, a contaminé la théologie de certains, qui n'est plus la théologie de l'Eglise, parce qu'elle n'est plus la vraie théologie. Ockham (le premier qui ait confondu autorité et pouvoir) supprime la finalité. Si on supprime la finalité il n'y a plus que l'efficacité ; et quand il n'y a plus que l'efficacité, on pense la fécondité en termes d'efficacité, et par le fait même on ne regarde plus que celui qui est source de l'efficacité ; et comme c'est l'homme et la femme qui sont source de cette efficacité, on considère qu'ils en sont maîtres (puisque on regarde uniquement l'efficacité humaine, sans voir le concours de Dieu).

On voit bien ces deux moments qui ont, de fait, supprimé d'une part l'autorité du père, et d'autre part la responsabilité d'un acte humain qui n'est pas uniquement d'ordre efficace, puisqu'il transmet la vie. Quand il s'agit de transmettre la vie, on est responsable de cet acte d'un point de vue *moral*, puisque la fécondité, relevant de l'amour, dépasse infiniment le point de vue de l'efficacité. Certes la fécondité implique une efficacité, mais la fécondité provient de l'amour et l'amour est au delà de toute efficacité, comme il est au delà de tout pouvoir, puisque l'amour relève d'un bien que nous cherchons et qui nous finalise.

Du point de vue philosophique, on voit bien ces confusions successives qui se sont faites et que nous devons essayer de dénouer pour redécouvrir la véritable autorité du père et de la mère, et comprendre (pas seulement nous, croyants, qui avons la foi, mais tous ceux qui respectent l'amour humain et la finalité de l'homme) que l'autorité repose sur la finalité. Le père a autorité parce qu'il est source de la procréation, et la mère a autorité parce qu'elle en est source aussi, avec le père. Si

elle en est source, elle en est responsable et cette responsabilité se traduit d'abord par le respect de l'autre. Et cet « autre », l'embryon, nous savons qu'il est tout entier ordonné à la naissance d'un être humain, d'un « autre » au sens très fort, d'un autre homme, qui a sa propre finalité et sa propre autonomie. Et si nous sommes croyants, nous savons que cet autre a une âme qui a été créée par Dieu, et que cette âme créée par Dieu lui donne une finalité qui dépasse toute œuvre humaine ; c'est une finalité qui est en relation directe avec la paternité divine.

Dans la procréation, il n'y a pas que le père et la mère visibles, il y a un Père invisible qui crée l'âme, qui communique l'âme au fruit de cette fécondité, à l'embryon qui est un homme en devenir et qui dépend de la mère. Au point de départ il dépend aussi du père, certes, mais c'est la mère qui garde cette responsabilité, et qui la garde d'une manière étroite, en sachant que cette responsabilité ne dépend pas seulement de l'homme, de l'époux devenu père, mais aussi de Dieu. Cette responsabilité, puisqu'elle coopère avec l'autorité de Dieu, donne à l'homme, au père et à la mère, une autorité sacrée. Le père et la mère, de fait, coopèrent à une œuvre qui n'est plus seulement humaine, mais qui a quelque chose de divin, puisque Dieu donne, communique, crée l'âme humaine, l'âme spirituelle. Le fruit de la fécondité des époux est donc un être qui a une finalité spirituelle. Voilà le fondement de l'autorité paternelle.

Si je ne crois pas en Dieu mais que j'ai un certain sens de l'amour d'amitié, et donc de la responsabilité que j'ai dans mes relations avec un autre homme, je dois comprendre que cette relation spéciale d'amour entre l'homme et la femme, cette relation de l'époux et de l'épouse, impliquant la possibilité de la procréation, comporte une responsabilité toute particulière qui est liée, très profondément, à l'amour humain et au don mutuel des corps. A l'intérieur de l'amour jaillit la fécondité, et la fécondité est inséparablement liée à cet amour, qui *peut* être source de fécondité. Or, s'il *peut* être source de cette fécondité, je dois la respecter, je n'ai pas le droit de séparer ce que Dieu a uni dans sa sagesse. C'est évident pour moi si je crois en Dieu Père de mon âme, Père de l'homme, Père de la race humaine ; et si je ne crois pas en Dieu, je dois au moins respecter cet amour de l'homme et de la femme dans un don mutuel qui *peut* être source de fécondité. La possibilité de la fécondité étant impliquée dans cet amour mutuel, séparer cette fécondité de cet amour mutuel entraîne que cet amour n'ait plus le même absolu, et qu'il s'abîme parce qu'il perd sa perfection. Seul un être parfait est victorieux de toutes les luttes. De fait, l'amour d'amitié implique constamment des luttes et des dépassements. Si je supprime la fécondité dont cet amour d'amitié peut être source, si je la supprime en ne voulant pas la regarder et en voulant dominer sur elle d'une manière ou d'une autre, j'ampute cet amour d'amitié.

Peu importe la manière dont je m'y prends, ce qui compte c'est l'*intention*. C'est toujours l'intention qui fait l'acte moral, il ne faut pas l'oublier, et ce que Dieu regarde en premier lieu ce sont nos intentions et non pas les résultats. Pensons à ce passage étonnant de la Bible où le prophète Samuel est envoyé pour choisir comme roi l'un des fils de Jessé : tous ceux que l'on considère comme aptes sont écartés, et c'est celui qu'on ne présentait même pas, qui est choisi par Dieu<sup>6</sup>. L'Écriture ne cesse de nous dire que Dieu sonde les cœurs, et qu'il est seul à les connaître ; et Jésus lui-même nous dit : « Ne jugez pas selon les apparences »<sup>7</sup> : le Pharisien se donne pour juste aux

---

<sup>6</sup> 1 S 16, 6-12.

<sup>7</sup> Jn 7, 24.

yeux des hommes, mais Dieu connaît les cœurs<sup>8</sup>. L'acte est bon ou mauvais au niveau de l'intention, pas au niveau du résultat.

Il faut reconnaître qu'aujourd'hui c'est très difficile, parce que le positivisme s'est introduit jusque dans nos activités humaines et morales, de sorte qu'on a beaucoup de peine à comprendre que l'acte est bon ou mauvais en premier lieu en fonction de son intention. Cela ne supprime pas les résultats, cela ne supprime pas les circonstances, mais un acte est bon ou mauvais en premier lieu en fonction de l'intention. Et l'amour humain implique en premier lieu un don de soi. S'il n'y a pas don de soi, il n'y a pas d'amour : on s'amuse, on joue, et on transforme l'amour en un jeu. Or transformer l'amour en un jeu, cela ne tient pas la route, et c'est pour cela que, si vite, on se sépare, parce qu'au fond on ne sait pas aimer, il n'y a pas eu un véritable don, il n'y a eu qu'un jeu. Un jeu de dilettante, peut-être très agréable, mais un jeu, et non pas un don. S'il y a un don, on respecte toutes les exigences de ce don et on ne peut pas mesurer ce don selon une prudence soi-disant humaine, parce qu'alors l'amour devient relatif à la prudence. Or la prudence présuppose l'amour : il n'y a pas de prudence sans amour, et l'amour est au delà de la prudence, et il implique un don.

C'est ainsi qu'on abîme l'amour humain. Indépendamment de toute considération religieuse, simplement au plan *humain*, l'amour implique un don et a ses exigences propres, l'exigence d'un don ; et l'amour seul est absolu, la prudence est toujours relative, elle est relative à l'amour. C'est ce don d'amour mutuel qui est source de fécondité, et la fécondité jaillit de cet amour, provient de cet amour. Il faut distinguer — je dis bien *distinguer* — intellectuellement amour et fécondité, et saisir que l'amour est premier par rapport à la fécondité. Mais si je peux les distinguer intellectuellement, je ne peux pas pour autant les séparer. Là encore intervient ce que nous pouvons tous comprendre : autre chose est de comprendre et *distinguer*, autre chose est de *séparer*. Séparer implique l'aspect existentiel ; et l'amour étant source de la fécondité, la fécondité ne peut pas se séparer de l'amour. En les séparant je limite prudemment l'amour, et en limitant l'amour par la prudence je supprime l'amour. Si on veut, en réfléchissant, comprendre la grandeur du don de l'époux et de l'épouse, il faut comprendre comment la fécondité s'enracine dans l'amour et comment, dans le don mutuel, je suis responsable des conséquences de ce don et je dois les assumer pour que mon amour soit parfait. Autrement mon amour est mutilé et n'aura plus sa perfection, et par le fait même il ne pourra plus lutter contre toutes les séductions qui, dans le monde aujourd'hui, se présentent si facilement. Nous vivons dans un monde de séduction, tant au point de vue économique qu'au point de vue moral. Et ce n'est pas facile, de garder la fidélité en face de toutes ces séductions ; c'est pour cela que Dieu a une très grande miséricorde pour les enfants de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, parce qu'ils sont lancés dans un monde de séduction constante et qu'il est difficile de maintenir un regard pur — pur au sens de la pureté de l'amour, au sens de l'absolu de l'amour, de la perfection de l'amour. Et si l'amour n'est pas parfait, si je l'ai mesuré par ma prudence, cet amour se laissera entamer et briser par toutes les séductions — il ne peut pas en être autrement. Pour dépasser toutes ces séductions, il faut un amour fort, et c'est à cela que l'éducation, dans le monde d'aujourd'hui, doit être particulièrement attentive.

Une fois qu'on a compris cela, on comprend que l'autorité paternelle repose sur cet amour et sur ce don, et sur cette fécondité, même au niveau purement humain.

---

<sup>8</sup> Lc 15, 15.

Plaçons-nous maintenant au niveau d'une éthique religieuse et chrétienne. La procréation, impliquant le don de l'âme par Dieu, a donc quelque chose de sacré. Et parce qu'il y a eu une coopération avec Dieu, une coopération voulue par Dieu, l'autorité paternelle a quelque chose de sacré et quelque chose d'unique, qui ne peut pas être remplacé, puisqu'elle est liée à cette alliance de la sagesse du Dieu créateur avec l'homme. C'est Dieu qui a voulu cela, ce n'est pas l'homme ; c'est Dieu qui a voulu cet amour de l'époux et de l'épouse ; c'est Dieu qui a voulu cette procréation, cette fécondité ; c'est Dieu qui a voulu coopérer, et il répond aux initiatives de l'homme. C'est cela qui est étonnant, et qui nous fait comprendre ce qu'est la paternité de Dieu.

Nous comprenons, par le fait même, la grandeur de l'autorité du père. Elle n'est pas du tout du même ordre que les autres autorités : celle d'un chef d'Etat, ou d'un général en temps de guerre, ou d'un chef d'entreprise... Toutes ces autorités sont des autorités qui impliquent la *compétence*. De même quand on enseigne : l'autorité de celui qui enseigne provient de sa compétence. Celui qui prétendrait enseigner sans avoir la compétence ne pourrait pas enseigner, parce qu'il n'aurait aucune autorité — on sait aujourd'hui combien les jeunes sont sensibles à cela. L'autorité naturelle et fondamentale du père implique évidemment une certaine compétence pour l'éducation. C'est pour cela qu'on peut intervenir en disant : « Ce père est incapable d'élever son enfant », et lui enlever alors son autorité paternelle ; mais on ne peut le faire que si vraiment il y a une incompétence nette, flagrante. Car il faut une certaine compétence : l'éducation est un art, ce n'est pas quelque chose de spontané. Et en éduquant on s'éduque ! Si quelqu'un n'accepte pas de s'éduquer en éduquant, cela prouve qu'il n'a pas compris que c'était un art. C'est en forgeant qu'on devient forgeron », dit le vieux dicton — et on sait bien que c'est comme cela. L'éducation est un art et exige un minimum d'intelligence. Il faut être intelligent pour éduquer, et il faut connaître la matière qu'on éduque, il faut connaître les différentes difficultés, les luttes, le milieu dans lequel on peut éduquer.

Mais l'autorité du père a ceci de très particulier que, au delà de la compétence, elle repose sur le fait qu'il est source de vie, et d'une vie qui n'est pas seulement une vie biologique mais humaine, d'une vie qui doit progressivement devenir morale, volontaire : que l'enfant puisse progressivement, grâce à l'éducation reçue, acquérir son autonomie morale, être capable de choisir l'orientation de sa vie. Toute l'éducation paternelle aboutit à cela. Il faut que l'enfant devienne capable de cela.

Il peut y avoir des impossibilités du côté de la matière ; il peut arriver que l'enfant, en raison de tel ou tel accident de naissance ou d'un défaut plus profond du patrimoine génétique, n'arrive jamais à acquérir une autonomie morale. Cela peut arriver, et on n'a pas à en accuser le père. Mais il peut arriver aussi que certains ne parviennent pas à l'autonomie morale à cause d'un manque total d'éducation : les parents ont été incapables de conduire leur enfant à cette autonomie morale ; et non seulement les parents, mais aussi, après eux, les éducateurs, puisque les éducateurs prennent la relève des parents ou coopèrent avec eux. Mais normalement c'est premièrement l'autorité du père qui se fait sentir dans l'éducation, comme l'autorité maternelle. Il s'agit de permettre à l'enfant de grandir et d'acquérir cette lucidité, cette conscience morale qui le rend capable d'orienter sa vie, de choisir ses amis, de travailler et de gagner sa vie. L'autorité paternelle va jusque-là, mais elle atteint sa limite lorsque l'adolescent, lorsque le jeune homme ou la jeune fille sont capables de choisir l'orientation de leur vie. Quand il s'agit de la vocation, religieuse ou même simplement humaine, les parents peuvent donner des conseils, mais la décision doit être personnelle. On peut recevoir des

conseils et agir en fonction de ces conseils, tout en ayant un choix tout à fait personnel. Ce n'est pas parce qu'on a été influencé que le choix personnel est moindre ; parfois les choix personnels les plus puissants sont ceux qui ont été portés par le conseil de quelqu'un qui était clairvoyant.

Ce qui est sûr, c'est que l'autorité paternelle, qui est si profondément enracinée, a cette qualité particulière d'être liée à la volonté du Créateur Père de notre âme. Le père est là pour manifester cette autorité paternelle du Créateur, et il la vit pleinement (ce n'est pas seulement une apparence). L'homme, le père, est responsable de l'éducation qu'il donne à ses enfants. Le père est donc responsable de la croissance de l'enfant comme il est responsable de la naissance. Par « croissance » j'entends ici l'éveil de l'intelligence et l'éveil du cœur, pour que l'enfant soit un jour capable, ayant découvert sa finalité, de poser des actes humains volontaires, en particulier des choix. Il faut pour cela une coopération ; c'est là un point délicat, et pourtant capital.

L'autorité du père s'exerce dans l'éducation, mais cette autorité implique une coopération — comme l'autorité du père par rapport à la naissance de l'enfant implique la coopération de son épouse, de la mère : tous les deux sont responsables et ils doivent coopérer. Cette coopération continue dans l'éducation. Ni le père ni la mère n'a le droit de dire : « Je suis seul ». Même s'il y a des différences très nettes entre le point de vue de l'époux et celui de l'épouse, du père et de la mère, par rapport à l'éducation, ils doivent comprendre que c'est une œuvre *commune* qu'ils ont à réaliser ; et cette œuvre commune qu'ils doivent réaliser, ils doivent la réaliser ensemble et avec le concours de l'enfant.

C'est là que, au delà de la compétence, au delà de l'aspect artistique, il y a quelque chose de très important qui est de maintenir la confiance. Le père est celui qui, en premier lieu, doit maintenir cette confiance, c'est-à-dire ce lien d'amour avec son fils ou sa fille, parce qu'autrement la coopération ne peut pas se faire. Au delà des compétences il y a l'amour ; et cet amour du père et de la mère pour l'enfant, qui doit éveiller chez l'enfant un amour, est capital. On peut avoir toutes les compétences possibles, il n'y aura aucune efficacité s'il n'y a pas cette confiance, s'il n'y a pas l'amour qui a réalisé cette confiance. Au contraire, s'il y a cette confiance et cet amour mutuel, alors tout portera des fruits et l'éducation pourra se faire pleinement.

Cependant, encore une fois, cette autorité est limitée. Le père n'est pas comme le *pater familias* romain ou stoïcien, qui avait le droit de vie et de mort sur ses enfants. Cela a existé et reste dans la mémoire. Le *pater familias*, c'est la confusion entre l'autorité et le pouvoir, parce qu'en réalité le père, dans son autorité, est au service de son épouse et de la mère, il est au service de l'enfant. L'éducation n'est pas premièrement pour la gloire du père : que cela réussisse, qu'il ait de beaux enfants qui puissent entrer dans la vie avec toutes les qualités possibles... Non. L'œuvre de l'éducation est *pour l'enfant*, pour qu'il grandisse, pour sa croissance, et donc le père doit être très attentif au bien de l'enfant. Et plus l'enfant grandit, plus la coopération est forte et plus cette coopération devrait s'épanouir en amitié. Quand l'amitié est présente, la coopération est bien plus forte, et la compétence du père est reçue avec beaucoup plus d'intimité, et d'une manière beaucoup plus personnelle. Le chef-d'œuvre de l'autorité du père, c'est d'arriver à faire que ses fils soient ses amis ; là, alors, l'autorité paternelle est parfaitement épanouie. Mais cette autorité paternelle (j'y insiste) implique constamment l'amour du père pour son épouse, l'amour du père et de la mère pour les enfants. On sait bien que lorsqu'il n'y a pas cet amour, l'autorité paternelle ne peut plus s'exercer de la même manière, parce qu'il y a une répercussion sur la confiance des enfants : ils n'ont plus du tout la même confiance parce qu'ils sentent tout de suite la blessure qui existe entre le

père et la mère, et cette blessure entre le père et la mère enlève la confiance. Il faut que le père et la mère puissent être témoins, auprès de l'enfant qui grandit, de l'unité de leur amour ; il faut cela pour susciter chez l'enfant une confiance et un amour qui pourra et devra s'épanouir toujours plus.

L'autorité paternelle est une autorité qui va donc impliquer, comme qualité, une confiance toujours plus grande qui doit aller jusqu'à l'amour d'amitié. Cette autorité doit aussi s'exercer dans la miséricorde — sans oublier la justice, puisque seul Dieu peut être toujours miséricordieux. Un père ne peut pas être *toujours* miséricordieux parce qu'il y a la famille et parce qu'il faut fortifier le cœur de l'enfant et lui apprendre ce que c'est que la justice. On ne peut pas apprendre uniquement à l'enfant ce qu'est l'amour, on doit aussi lui apprendre ce qu'est la justice. Et pour lui apprendre ce qu'est la justice, il faut nécessairement que le père sache corriger. La correction du père, qui relève de son autorité, est *nécessaire*. Ici la vulgarisation de Freud (me disait un psychanalyste) est terrible, parce qu'elle a fait croire qu'il faut supprimer toute autorité ; et la suppression de toute autorité fait qu'on enlève à l'enfant la possibilité de *coopérer* en obéissant. Or c'est dans l'obéissance qu'on se fortifie, une obéissance filiale qui implique une totale confiance. Il y aurait là beaucoup à dire, car la conception freudienne de l'obéissance fausse tout. En réalité, l'obéissance permet une coopération qui est capitale. Et s'il n'y a plus d'autorité, il n'y a plus d'obéissance ; et s'il n'y a plus d'obéissance, il n'y a plus d'exercice de l'autorité. L'obéissance permet à l'enfant, au jeune homme, de grandir, de se dépasser et de pouvoir regarder la vie, la vie humaine, dans une lumière qui le dépasse. Grâce à l'obéissance on dépasse l'horizontale ; on dirait, dans un style moderne, que grâce à l'obéissance on commence à expérimenter ce que c'est que la verticale, c'est-à-dire grandir. Tandis que quand on reste toujours à un niveau horizontal on ne grandit pas. Grâce à l'obéissance on grandit, et aujourd'hui il faut redonner ce sens, il faut montrer que l'obéissance n'est pas premièrement une limitation, quelque chose qui nous aliène, qui aliène celui qui obéit.

L'obéissance, au contraire, permet la coopération de l'enfant avec le père, mais il faut que le père soit suffisamment proche pour montrer que par l'obéissance l'enfant et lui-même peuvent faire quelque chose de commun, et il doit éclairer tout le temps cette œuvre commune. Par là il éduque la prudence : il n'y a pas d'acte d'obéissance sans prudence. La prudence, c'est l'éveil de l'intelligence pratique ; et grâce à la prudence on éveille l'autonomie de l'enfant, et on lui montre là où il doit être autonome, là où il doit avoir des initiatives, là où il peut agir librement. Il faut toujours qu'il y ait ces zones de liberté remises à la prudence, et il faut qu'elles soient explicitées, dites, qu'il n'y ait pas que l'obéissance, parce que cela, ce serait un éteignoir. Il faut que l'obéissance s'accompagne toujours de cette attitude prudentielle qui montre toutes les zones de liberté.

On comprend qu'il soit facile de faire la caricature de l'autorité paternelle. Je n'ai pas voulu la regarder ici, parce qu'il est beaucoup plus grand de voir ce qui est positif. Mais dans le monde d'aujourd'hui, il faut pouvoir détruire toutes ces caricatures de l'autorité paternelle qui font que si souvent l'enfant a peur de l'autorité et grandit avec cette peur. Or, en grandissant avec cette peur, il ne peut pas coopérer : c'est pourquoi le père, connaissant ce climat dans lequel on vit, doit constamment lui redonner confiance et constamment lui laisser les initiatives. Et l'enfant verra que dans ses initiatives il ne va pas très loin, et qu'il va beaucoup plus loin en obéissant. De cela il faut qu'il ait l'expérience. Il ne suffit pas de le dire, de l'expliquer : on est dans l'ordre pratique, il faut que l'enfant en ait l'expérience, qu'il expérimente qu'en obéissant il est dans un climat qui n'est plus uniquement le sien : il rejoint ceux qui ont l'autorité, et donc il peut grandir jusque-là.

L'autorité paternelle, impliquant la miséricorde, implique le pardon. Le père est celui qui coupe, qui « taille »<sup>9</sup>, mais il est celui qui pardonne. Et il doit montrer combien le pardon fait partie de cette confiance totale qu'il a dans son fils, dans son enfant. Le pardon, là, est très important, et très éducatif. Il faut accepter de ne pas être infaillible dans son autorité et de pouvoir commettre des erreurs — alors on demande pardon. Aujourd'hui, c'est plus que jamais nécessaire. Et on doit pardonner à l'enfant de ne pas être tout de suite parfait, et on doit reconnaître combien il est difficile, dans notre monde d'aujourd'hui, d'obéir et de coopérer avec l'autorité.

N'oublions jamais le très grand exemple qui nous est donné dans l'Écriture (nous aurions pu commencer par là mais j'aime mieux finir par là) : le père de l'enfant prodigue<sup>10</sup>. Cette parabole est une merveilleuse illustration de ce qu'est la paternité, et montre combien l'amour dépasse toute efficacité, efface tout, pardonne tout. Il y a l'attitude du père à l'égard de l'enfant prodigue et son attitude à l'égard du fils fidèle. Les deux relèvent de la paternité et font comprendre la grandeur de la paternité. Et par là on s'élève jusqu'à la paternité de Dieu, puisque toute notre vie chrétienne est ordonnée à cette paternité.

---

<sup>9</sup> Cf. Jn 15, 2 ; He 12, 7.

<sup>10</sup> Lc 15, 11-31.